

## *De la relation d'aide à la réciprocité transformative en intervention*

Christophe Gagnon

Christophe Gagnon a une formation d'éducateur à l'Institut du Travail Social, à Tours, en France avant de suivre la maîtrise en études des pratiques psycho-sociales de l'Université du Québec à Rimouski. Après avoir travaillé pendant douze ans comme éducateur dans différents milieux, il est aujourd'hui conseiller clinique aux « Quatre Vents », un campus spécialisé en pédo-psychiatrie, rattaché aux Centres Jeunesse de Lanaudière, à Saint-Donat, au Québec.

### Résumé

*Le travail de recherche situe la question de la réciprocité au cœur des enjeux de transformation inhérents à la pratique psychosociale. Dans ce contexte, l'originalité de sa démarche est de situer la question de la transformation réciproque entre les personnes accompagnées et les intervenants, comme processus fondamental pour la qualité de la relation d'aide.*

### *Mise en contexte au début de la recherche.*

Mars 2002, je choisis la terre du Québec comme lieu de vie, après avoir passé 6 mois en Haïti. Quatre ans après cette intense expérience, la trace laissée par la rencontre avec les Haïtiens continue de me sculpter. Je ne saisi pas encore quelles sont les gouttes qui traversent le tamis de mon être, pour prendre lieu et place en mon âme. L'infusion opère, le mouvement reste floue, la conscience fait confiance.

C'est travaillé par ce périple Haïtien, que j'ai la chance de croiser sur mon chemin, Gaston Pineau, qui accepte de regarder avec moi où je pourrais reprendre des études. Ma seule exigence est la suivante : je souhaite m'inscrire dans un programme qui me permettra de questionner la nature de ma pratique professionnelle. Nous échangeons sur quelques expériences significatives de ma vie : mon travail à Port-au-Prince, l'accompagnement de personnes en fin de vie etc. Je lui partage quelques idées sur le thème qui me questionne et me passionne le plus : la réciprocité. Monsieur Pineau m'écoute puis me conseille vivement de prendre contact avec l'Université de Rimouski. Leur nouveau programme de maîtrise en études des pratiques psychosociales lui semble être du sur-mesure pour moi. L'objectif de cette maîtrise est de dégager et conceptualiser un savoir singulier de la pratique professionnelle. Voilà, la vie m'offre la possibilité de prendre un nouveau chemin. Quatre années plus tard est né un livre sur le thème de la réciprocité transformatrice. Cette naissance symbolique est une synthèse de ce que ma vie m'a enseigné via de multiples rencontres et événements, pendant les 35 premières années de mon existence.

### *Introduction.*

Tout en présentant la méthodologie empruntée pour ma recherche et ses résultats, je vais tenter dans cet article d'unifier le fond et la forme en restant proche de mon expérience de vie. Il m'est impossible de présenter le concept théorique de la réciprocité transformatrice, sans évoquer ce qui rythme nos respirations : le lien humain.

Nos vies d'intervenants sont balisées par de multiples rencontres, qui pour certaines deviennent significatives, qu'elles soient personnelles ou professionnelles. Actuellement, notre société favorise une séparation excessive entre la vie personnelle et la vie professionnelle, entre « l'être » et le « faire », entre nos rôles sociaux et notre vie intime. Les intervenants sociaux, qui accompagnent des personnes en difficultés, sont les premiers concernés par cette tendance. Ce paradigme dominant appauvrit la rencontre. Il n'aide pas l'intervenant à envisager la relation d'aide comme un lieu de croissance possible, comme une chance de transformation réciproque pour les aidants et les aidés. Cela affecte selon moi la qualité de notre travail. Cela provoque un assèchement de la source de l'intervenant qui est dans l'illusion de devoir toujours donner, oubliant qu'il peut recevoir des jeunes et des familles qu'il accompagne. Comment ne pas finir par être épuisé quand on a le sentiment de passer son temps à « donner » sans être connecté à la possibilité de « recevoir » ? Par ailleurs, l'effet pour les personnes aidées est dramatique, car étant toujours en position de recevoir –des services, des « bons conseils » etc- elles sont dans une quasi-impossibilité de rebâtir et reconsolider une confiance en soi, profondément mise à mal par les événements de la vie et oh combien nécessaire pour surmonter les difficultés. Comment traverser les épreuves, si l'on est jamais en position de « donner », si nulle occasion ne nous est offerte pour se sentir utile, si *notre* vision du monde en aucunes circonstances ne vient enrichir *le* monde ? Cyrulnik (2001), nous propose une hypothèse pour le moins caustique, quant au déséquilibre entre donner et recevoir en relation d'aide :

*« C'est avantageux de raisonner en terme de dégénérescence, ça implique que moi, neurologue, je ne suis pas dégénéré puisque je suis diplômé. C'est réconfortant d'observer l'autre avec la notion d'immaturité, ça veut dire que moi, observateur, je suis un adulte mature puisque je suis salarié. Ces points de vues techniques confortent les diplômés et les salariés, mais disqualifient les relations simplement humaines, affectives, sportives et culturelles, tellement efficaces (p.32) »*

Pour ma part, je propose un paradigme différent pour envisager la relation d'aide. Le défi de ma recherche est de valoriser la réunification de la vie de l'intervenant dans toute sa globalité. De reconnaître que ce qu'il fait auprès des gens qu'il accompagne est plus qu'un rôle social, mais bel et bien une expression de qui il est dans le monde, pour que l'accompagnement devienne un lieu de transformation réciproque. Je qualifie cette mutation paradigmatique de « passage de la relation d'aide à la relation d'être ».

Pendant mes recherches littéraires, je découvrais chez certains auteurs l'importance de la question de la réciprocité. Buber (1969), Labelle (1996), Malherbe (1997), Éneau (2005) notamment, la plaçaient au centre de leur préoccupation de chercheur ou de philosophe. J'entrevois chez d'autres, par touches presque imperceptibles, telle une dédicace par exemple, la considération d'une transformation dans la rencontre avec les gens qu'ils accompagnaient. En ce sens, le père de la théorie de l'attachement Bowlby écrivait : « Merci à mes patients qui ont durement travaillé pour m'éduquer ». Mais chez aucuns auteurs, je ne trouvais de mots expliquant pourquoi et comment ils étaient aidés voire transformés par la rencontre avec les personnes qu'ils accompagnaient. J'ai tenté de combler un peu de ce manque en cherchant les questions, les hypothèses au cœur de ma propre existence. Une grande partie de ma recherche consista donc à revisiter les rencontres significatives de ma vie, tant personnelles que professionnelles, par l'écriture intime. Pourquoi j'avais le sentiment que les personnes que j'avais accompagnées, les adultes déficients intellectuels, les personnes en fin de vie, les jeunes en santé mentale, les familles etc. avaient un rôle capital dans ma vie ?

### *La question posée aux pratiques psychosociales.*

En quoi le dépassement du clivage vie professionnelle-vie personnelle, permet le passage de la relation d'aide à la relation d'être et favorise la réciprocité transformatrice ?

### *La méthodologie empruntée.*

Après l'écriture de mon récit de vie, incluant tant des rencontres et événements de ma vie professionnelle et personnelle, l'approche heuristique s'est imposée à moi comme méthodologie de recherche. Rappelons que l'étymologie du mot heuristique nous vient du nom grec *heuristiké*, qui signifie « art de trouver ». Il est également associé -ainsi que le *euréka* d'Archimède, découvrant dans son bain la loi de la pesanteur- à l'adjectif *heuretikos*, qui signifie « inventif ».

Nous noterons la dimension subjective de cette approche. C'est notamment en cela qu'elle m'apparaissait toute désignée pour baliser ma recherche en terme de méthodologie. Effectivement, mon terrain de recherche étant mon expérience de vie passée et présente, la richesse de la subjectivité devenait mon incontournable alliée. Le premier outil de la recherche heuristique est le chercheur lui-même, lorsqu'il utilise son écoute, qu'il observe, sent, rêve, conscientise, dialogue etc. C'est ce que nous explique Craig (1978), auteur d'une thèse doctorale sur la méthode heuristique et qui nous invite à explorer la dimension passionnée de l'heuristique.

Craig (1978) pense que la motivation inconsciente de la recherche correspond le plus souvent à un profond besoin d'être et de grandir. Comme je l'ai écrit plus haut, à mon entrée à la maîtrise en septembre 2002, je revenais tout juste d'une expérience marquante de six mois en Haïti. Par ailleurs, j'avais, juste auparavant, passé neuf mois à travailler à Montréal. Un chemin se traçait où je m'éloignais de la France. Après ce choc de la rencontre avec un pays décimé, je décidais de me déposer au Québec pour vivre une histoire d'amour. J'étais en profond changement dans ma vie sentimentale, professionnelle, avec pour enrober le tout, le choix de l'exil. Cela n'était pas s'en connaître des déséquilibres parfois importants. Par exemple, pour des considérations administratives, j'ai été plusieurs mois à ne pas pouvoir travailler. Plus inquiétant alors, la reconnaissance de mes diplômes français était à mon désavantage et me fermait des portes intéressantes. Dans des temps de questionnements existentiels, j'allais jusqu'à me demander si je n'allais pas changer d'orientation professionnelle.

Le contexte que j'avais choisi m'amenait à explorer la présence intérieure à la lumière du thème de la séparation : avec mon pays natal, ma famille et mes amis, avec mon ancien engagement professionnel etc. J'adhère à la proposition de Trigano (1991) qui pense que le choix de l'exil, comme interprétation de la séparation propre à l'existence, aide à une maturation de la conscience d'être chez soi.

J'étais donc dans une étape de vie éprouvante et intense en certains points, où le besoin d'être et de grandir nommé par Craig était évident chez moi. Le choix de vivre à l'étranger, par les différences culturelles qu'il impose, faisait résonner l'étranger en moi. Dans le sens de « qui suis-je face à toute cette nouveauté qui émerge dans ma vie ? Qu'est-ce que je découvre de moi ? »

Empruntant des tours et des détours, j'ai suivi les quatre étapes proposées par Craig, qui jalonnent l'approche heuristique.

### *Se laisser travailler par une question.*

Plusieurs chercheurs, dont Pineau (1993), Rugira (1999) et Lévesque (2000), pensent que la question de recherche émerge souvent dans un contexte de crise existentielle ou de rupture épistémologique. Nous avons vu dans les pages précédentes quel était mon contexte lorsque j'ai commencé mon travail de recherche. Sans aucun doute, je vivais des moments de déséquilibre, travaillé par l'expérience que je venais de vivre en Haïti et par ma nouvelle installation définitive au Québec. En juin 2002, je commençais finalement à travailler dans un centre de réadaptation en santé mentale, aux Quatre Vents, à Saint-Donat. La recherche que je commençais en parallèle à l'Université du Québec à Rimouski, amplifiait un changement de paradigme que je portais depuis plusieurs années, mais que je faisais émerger de plus en plus clairement à ma conscience, en l'occurrence incarné par le concept

de réciprocité transformatrice. Ce n'était pas sans me confronter puisque j'empruntais de plus en plus, un chemin peu reconnu et admis par les pratiques psychosociales. Je choisisais d'incarner dans la relation avec les jeunes et les familles ce que je portais, bien plus que de le défendre avec des mots, évitant ainsi le risque d'être trop isolé, dans une équipe éducative que j'appréciais par ailleurs. La nature de ma recherche et de l'accompagnement à la maîtrise en études des pratiques psychosociales, me projetait toujours plus loin dans ce chemin que j'empruntais. Je ne pouvais plus reculer. Incarner ces changements qui s'amplifiaient, devenait une nécessité pour accompagner un mouvement de croissance et être fidèle à mon équation personnelle –terme emprunté à Guy Ausloos (1995). Cette « nécessité incontournable » est d'ailleurs selon Craig (1978), le début de toute recherche scientifique. De son côté, Polanyi (1964) note qu'il est fondamental que la personne soit obsédée par sa question de recherche.

Définitivement, le thème de la réciprocité glissait en moi, prenant la place d'un levier privilégié dans ma relation avec les jeunes et familles que j'accompagnais. Ma question de recherche me travaillait de l'intérieur et avait déjà des effets perceptibles sur ma pratique.

Plus que jamais dans ma vie, j'explorais les nouvelles arcanes de cette pratique. J'ai été trois ou quatre mois dans une écriture presque compulsive de mon récit de vie. J'étais dans un contact intime et profond avec mon intériorité.

J'entrais donc rapidement dans la deuxième étape proposée par Craig (1978).

#### L'exploration de la question par l'expérience.

Craig (1978), nous invite à vivre pleinement les relations, les interactions, telle une immersion totale dans l'expérience du vivant. Cette forme de lâcher-prise est nécessaire selon lui pour faire évoluer la question de recherche. C'est une étape éprouvante parfois, dont la réussite est intimement liée à la capacité du chercheur à l'introspection, à une honnêteté du regard porté sur soi. Personnellement, c'est ainsi que j'ai eu le sentiment de me connecter et d'incarner le plus fidèlement possible mes valeurs personnelles et mes attitudes humaines fondamentales. Ausloos (1995) parle de l'importance de trouver et d'être fidèle à son équation personnelle. Ce chemin vers soi va favoriser l'engagement, l'intuition et la prise de risque. Polanyi (1964) pour sa part, pense que c'est cet engagement personnel qui va unifier la recherche.

L'écriture de mon récit de vie, au début de ma recherche, m'entraînât sur les traces de mes propres blessures dépassées, qui étaient finalement devenues des ressources. J'avais le sentiment que ce lieu était un espace où se jouait ce qu'il y avait de plus significatif dans la relation avec les personnes que j'accompagnais. Tout entier dans mes préoccupations de recherche, mon acuité à cette considération était amplifiée. Je travaillais alors comme intervenant sur unité de filles 12-18 ans, ayant une problématique associée de santé mentale et de troubles graves du comportement.

Intuitivement, j'ai rapidement senti que je ne pouvais en rester au stade de mes blessures dépassées comme lieu privilégié à mettre en jeu -et *en je-* à la relation que j'entretenais avec les jeunes et leurs familles. J'évoque en l'occurrence une caractéristique majeure de ma culture familiale, où l'expression des émotions étaient totalement refoulée. Cela m'a entraîné au bord du précipice quand j'ai été touché de près par des événements dramatiques. Je ne savais délier ma douleur en empruntant les mots. J'étais un handicapé du verbe qui soulage.

Les adolescentes que j'accompagnais, avaient en majorité cette même difficulté. Je savais en mon for intérieur grâce à mon expérience de vie, qu'il y avait espoir de la transcender.

C'est toujours par l'écriture de mon récit de vie, que j'ai d'abord saisi intuitivement que là ne pouvait être le cœur de ma recherche. Il me fallait dépasser cette première étape qui ne pouvait prendre le risque de se cristalliser à la question de la souffrance. Je comprenais grâce aux jeunes que

j'accompagnais, qu'il était fondamental de ne pas trop solliciter la parole pour se dire, quand les embûches de la vie allaient jusqu'à mettre en jeu leur désir de vivre, quand la mort devenait parfois une solution, une perspective plus heureuse que de continuer de vivre.

Jeune éducateur, j'avais été touché par les propositions formulées par Guy Ausloos (1995) dans son livre intitulé « La compétence des familles ». L'absence d'un regard sur les compétences dans ma famille, en écho aux souffrances des graves dépressions de ma mère, entravait entre nous les rapprochements qui unifient une famille, qui créent un espace où l'amour peut circuler. Cela a commencé peu après mes 7 ans, jusqu'à mes 17 ans, année où ma mère est morte. Pendant dix années, entrecoupées de quelques temps de récupération où ma mère allait un peu mieux, nous avons porté, comme nous pouvions, le poids de ses dépressions, avec pour seule aide, ici un traitement d'un médecin généraliste, là une hospitalisation en hôpital psychiatrique quand les murs de notre maison ne pouvaient plus contenir une souffrance trop envahissante.

Le postulat de Guy Ausloos(1995), faisant le pari de la compétence des familles avait un sens profond pour moi.

Ce détour par ma vie est fondamentale pour mieux comprendre le passage de la première à la deuxième étape, dans l'exploration de ma question de recherche. Je sentais que je "surtais" sur la vague qui m'amenait à bon port. Je trouvais une harmonie intéressante entre souffrance et compétence : l'amplification de la ressource, de la compétence comme moyen pour dépasser les crises de la vie, devait être le minimum qu'on puisse offrir en relation d'accompagnement, pour oser prendre le risque de regarder le traumatisme, si cela s'avère nécessaire.

L'être humain, au gré des rencontres et des étapes de sa vie, goûte tantôt au bonheur, tantôt à la tristesse, parfois au désespoir. Il a un potentiel de ressources et des limites appelées à être dépassées. Je souhaitais trouver un équilibre considérant le tout.

Ce fut un passage -j'ose écrire un pas-sage !- fondamental pour l'élaboration du concept de réciprocité transformatrice. Encore une fois, je continuais à ce moment de ma recherche l'écriture prolifique de mon récit de vie. Cette écriture m'offrait un cadeau inattendue : je découvrais derrière le fardeau des dépressions de ma mère, au-delà de ce que j'ai appelé « la présence-absence symbolique » de mon père dans notre relation, des ressources familiales qui trop longtemps se terraient dans le tombeau d'une famille suffoquant d'un manque de bonheur. J'étais en apnée : je retenais, refoulais ce qui faisait mal. Et je suis tombé de haut, heureuse chute verticale, quand j'ai touché du doigt de mon âme par l'écriture, à un héritage familial qui me réconciliait avec ma loyauté familiale.

Cette étape d'exploration de la question de recherche de l'approche heuristique m'offrait une chance incroyable. En cherchant à conjuguer souffrance et potentialité dans la relation d'accompagnement, je passais au travers de strates de lourdeur de ma vie familiale, pour trouver en ce lieu même de l'héritage familial une savoureuse et heureuse légèreté que je n'avais jamais goûté. Par exemple, mes parents m'avaient toujours fait une grande confiance en me donnant jeune des responsabilités. Ils étaient impliqués dans l'accompagnement pour des jeunes en milieu rural etc. Mais tout ça, je ne l'avais pas vu. J'avais là des points d'identification constructifs en termes de culture familiale. Ma sécurité de base longtemps chambranlante pouvait continuer de se solidifier...

Je peux faire, avec le recul, le constat d'un intime dialogue entre l'approche heuristique et le concept de réciprocité transformatrice. En ce sens, que la nature impliquante de l'approche heuristique est devenu le facilitateur d'une réciprocité transformatrice entre les sphères personnelles et professionnelles de ma vie et entre les personnes que j'accompagnais et moi. D'ailleurs, je n'aime pas séparer avec des mots ces deux lieux différents « du professionnel et du personnel », tant le regard portant sur la globalité de la vie de l'intervenant est nécessaire pour que des liens se créent entre eux, pour emprunter des ponts où circule la réciprocité transformatrice entre les intervenants et les personnes et familles qu'ils accompagnent. Les relations professionnelles peuvent devenir hautement

personnelles dans ce qu'elles provoquent en terme de questionnement, de mouvement de croissance intime.

Peut-être que Craig aurait pu ajouter une étape à l'approche heuristique ? Je la définirais comme une méta-étape qui englobe le processus global et où on pourrait observer les transformations réciproques entre les personnes concernées par les investigations du chercheur.

Mais avant d'envisager une cinquième étape, passons à l'exploration de la troisième.

### *La compréhension : clarifier, intégrer et conceptualiser les découvertes*

Selon Craig (1978), cette étape exige une grande capacité à vivre la solitude. Ce qui n'est pas sans être sans conséquence sur les capacités de réflexion. Nous l'avons vu, la nature de l'approche heuristique facilite la conscience de notre définition en termes de posture professionnelle, mais plus encore tout simplement humaine. Craig (1978) pense qu'à cette étape nous devons rechercher plus que jamais l'intériorité, dans le sens d'un dialogue avec soi et de la solitude. Paradoxalement, ce fut une étape éprouvante de ma recherche, mais aussi porteuse de beaucoup d'espoir.

J'étais confronté à la solitude évoquée par Craig. Étant de plus en plus conscient de mon identité dans la relation d'accompagnement, je prenais le risque d'un certain isolement. N'oublions pas que le nouveau paradigme que je propose est antinomique à ce que l'on apprend généralement dans les écoles d'intervenants sociaux.

La qualité de l'accompagnement d'adolescentes dans une unité spécialisée en santé mentale et troubles graves du comportement nécessitait une très bonne cohésion d'équipe. Elle est incontournable. Comme je l'ai déjà écrit, je devais donc être vigilant de ne pas défendre mes positions à coups de mots, mais bien plus dans une façon d'être avec les jeunes, les familles, mais aussi mes collègues. Il n'était pas toujours aisé de respecter à la fois mon équation personnelle et les différences parfois grandes dans la façon d'envisager la relation d'accompagnement avec certains collègues. Il me fallait donc apprivoiser une certaine solitude pour éviter, malgré mon caractère passionné, que des jeunes deviennent l'enjeu d'une guerre de posture professionnelle. La mesure n'était pas toujours facile à trouver entre la fidélité à soi et la qualité du travail d'accompagnement qui passe par une cohérence d'équipe. La planche de salut, pour moi, était de porter un regard systémique. Lorsque je sentais qu'une jeune ou une famille devenaient l'enjeu de nos trop grandes différences, je devais me faire plus discret sur mes positions. Je ne prétends pas y être toujours arrivé. J'ai d'ailleurs connu un vrai échec dans l'accompagnement d'une jeune en la matière. Les décisions prises pour cette jeune avaient heurté trop violemment mes valeurs fondamentales.

La solitude inhérente à l'approche heuristique, défini par Craig(1978) à cette troisième étape, me plaçait donc dans des zones parfois délicates, comme nous venons de le voir. J'avais heureusement la possibilité de me déposer tous les mois avec le groupe de co-chercheurs de ma cohorte, à la maîtrise. Cette espace sacré déposait un baume sur ma solitude et me permettait d'avancer. Le partage de notre processus de recherche m'aidait à progresser. Les résonances proposées par le groupe suscitaient des remises en questions salutaires, m'aidaient à préciser ma pensée, à l'enrichir. C'était un lieu précieux pour clarifier, intégrer et conceptualiser mes découvertes.

Selon Rugira (1999), cette troisième étape caractérise l'interprétation et l'assimilation du phénomène qui fait crise. Le groupe de co-chercheurs m'a été d'une aide précieuse pour passer cette étape.

Mais cette étape n'a pas été que solitude. A sa toute fin, elle est devenue le plaisir de prendre conscience de ce que j'appelle une « poussée » de croissance personnelle. C'est le temps où j'ai commencé à voir le chemin parcouru. Avoir le sentiment profond d'être plus proche de soi dans la façon d'être dans la relation d'accompagnement m'a procuré un bien-être certain. Les prises de conscience personnelles ont eu des répercussions sur ma qualité de vie globale. J'ai gagné en confort

dans ma pratique, dans ma vie tout simplement. Ce nouvel espace de confort a facilité la conceptualisation de ce que j'avais compris et intégré à travers mon parcours de recherche.

La dernière étape de l'approche heuristique est la communication des découvertes. C'est celle dans laquelle je suis actuellement, notamment en écrivant cet article, où en publiant un livre paru en mars 2006.

### Communiquer ses découvertes.

Selon Rugira (1999), cette dernière phase est pour le chercheur une partie essentielle du cheminement et de l'expérience de formation.

Craig (1978) est implacable sur une ligne de conduite à suivre à cette étape : être fidèle à soi-même quelles que soient les réactions des lecteurs, des auditeurs. D'autant plus que la subjectivité de l'approche heuristique va provoquer selon moi, plus que dans les recherches prétendument objectives, une ouverture plus grande à la différence de point de vue. Il faut donc trouver le savant mélange dans la communication, qui fait des différences une richesse plutôt qu'un point de distorsion. J'ai utilisé ma vie comme terrain de recherche, empruntant les portes de ma relation à l'amour, à la mort, à mon père et à ma mère pour démontrer combien il était fondamental de considérer la vie de l'intervenant dans sa globalité. J'ai fait cela dans l'objectif d'humaniser la relation d'accompagnement, d'en améliorer la qualité, par une possible transformation réciproque des personnes concernées par cette relation.

Les voies de l'amour, de la mort, de la relation à un père et à une mère concernent tous les êtres humains. Puisque tous sommes préoccupés par l'amour, quoi qu'on puisse en dire, tous allons mourir et tous avons un père et une mère biologique. Cette universalité, le lecteur la découvrira à travers la singularité de ma vie. J'ai déjà reçu beaucoup de témoignages m'expliquant à quel point étaient grandes les résonances intimes après la lecture de mon travail de recherche. C'est une invitation pour le lecteur à me lire de sa propre rive. Donc finalement, à se lire lui-même au-travers du prisme de mon témoignage. Cette dimension très singulière, plus que n'importe quelle posture qui se prétend objective, entraînera, je le souhaite vivement, des points de vues différents, nuancés... j'espère également qu'en définitive, cela puisse aider, par le biais de la résonance sensible et intime, chaque lecteur à se connecter à la richesse de sa propre subjectivité. Car n'oublions pas, qu'à une époque où est faites la promotion de multiples outils techniques pour la pratique des intervenants, ces derniers en tant qu'être humain sont LE premier « outil » de travail en jeu – et à mettre en « je » – dans la relation d'aide.

Finalement, le meilleur gage de qualité d'une recherche n'est-il pas d'ouvrir de nouveaux espaces qui dépassent et transcendent la recherche elle-même, pour la rendre en certains aspects obsolètes ?

### *Bibliographie.*

- Ausloos, Guy. 1995. *La compétence des familles*. Saint-Agne : Éditions Érès, 173 p.
- Bowlby, John. 1984. *Attachement et perte*, vol 3 : *La perte*. Paris : Éditions Presse Universitaire de France, Paris 604 p.
- Buber, Martin. 1969. *Je et tu*. Paris : Éditions Aubier. 172 p.
- Craig, Peter Erik. 1978. *The heart of the teacher*. Boston : Boston University Graduate School of Education.
- Cyrulnik, Boris. 2001. *Les vilains petits canards*. Paris : Éditions Odile Jacob. 278 p.
- Éneau, Jérôme. 2005. *La part d'autrui dans la formation de soi*. Paris : Éditions l'Harmattan, collection Histoire de vie et formation.

- Gaignon, Christophe. 2006. *De la relation d'aide à la relation d'êtres*. Paris : Éditions l'Harmattan, collection Histoire de vie et formation. 211 p.
- Labelle, Jean-Marie. 1996. *La réciprocité éducative*. Paris : Éditions Presse Universitaires de France. 312 p.
- Lévesque, Jacinthe. 2000. *Vers une relation éducative réciproque*. Rimouski : Université du Québec à Rimouski, mémoire de maîtrise en éducation. 90 p.
- Malherbe, Jean-François. 1997. *La conscience en liberté*. Québec : Éditions Fidès. 69 p.
- Pineau, Gaston; Marie Michelle. 1993. *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*. Montréal : Éditions Saint-Martin. 419 p.
- Polyani, Michael. 1964. *Personal knowledge : toward a post-critical philosophy*. New-York : Éditions Harper Torchbooks. 428 p.
- Rugira, Jeanne-Marie. 1999. *La souffrance comme expérience formatrice : lieu d'autoformation et de co-formation*. Rimouski : thèse présentée à l'Université du Québec à Rimouski.
- Trigano, Samuel. 2001. *Le temps de l'exil*. Paris : Éditions Payot et Rivages 113 p.